

L'homme par le bas, Madeleine Chapsal, *L'Express*, 2 mai 1966

Cosmos, par Witold Gombrowicz. Denoël, 190 pages, 14,40 Francs.

« On hésite à appeler "histoire" une telle... accumulation et dissolution... continue... d'éléments... », dit le narrateur de *Cosmos*, quatrième roman de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz. Mais faut-il le croire et demande-t-il d'ailleurs à être cru ? N'y a-t-il pas, au contraire, une intrigue extrêmement serrée qui court de la première à la cent quatre-vingt-dixième page de ce court roman que l'auteur qualifie lui-même de « récit policier » ?

C'est, comme un détective que le narrateur de *Cosmos*, prénommé Witold comme l'auteur, se découvre chargé d'une tâche que l'on pourrait aussi appeler une « enquête ». Et c'est comme un détective, malgré les périls, les doutes, les risques d'erreur, qu'il la mène à bien.

Mais à la différence d'un brave « privé » de la Série Noire, ce que cherche Witold, ça n'est pas à organiser en chaîne des éléments en apparence insignifiants, de façon à remonter le long d'eux jusqu'à un coupable. Ce serait plutôt le contraire : il se découvre en possession d'une série d'événements qu'il n'a pas cherchée, qui s'impose, qui s'accroche et dont il aimerait beaucoup, semble-t-il, se débarrasser. Le coupable, c'est lui : la façon dont tout cela se « tient » ne lui plaît pas du tout !

Un moineau pendu. Car *cela* est d'un ordre sale, honteux, presque inavouable : un moineau pendu dans les bois au bout d'un fil, un bout de bois également pendu, bientôt un chat et, d'autre part, la ressemblance (inacceptable, inexplicable) entre la bouche pure et innocente de Léna et celle, tordue vers l'obscène par un accident, de la servante Catherette...

L'enquête que Witold (jeune étudiant de Varsovie en vacances dans une pension villageoise) décide alors de mener pour son compte, par désir, semble-t-il, de retrouver la paix, est d'un ordre élevé : ces éléments du réel qui accrochent soudain l'œil, le font-ils par hasard ou parce qu'ils entretiennent entre eux des relations cohérentes ?

Dans l'immonde. On devine déjà que ce qui surgit, au bout de cette « recherche », c'est non pas une loi nouvelle de l'univers, mais celle du désir du narrateur. Désir pervers, probablement inavoué jusque-là, qui provoquait la réalité (alors qu'elle semblait agir seule) à s'organiser selon sa pente à lui, jusqu'à ce qu'il obtienne, fût-ce dans l'immonde, satisfaction. Et en effet, à ce moment-là, « pendaison » et « bouche », les deux notions en apparence sans relation qui obsédaient le narrateur, trouvent triomphalement leur lien de ressemblance et de causalité. Introduisant ses doigts dans la bouche d'un pendu, Witold dit : « C'était comme si j'avais introduit mes chimères dans le monde réel. »

Après quoi, c'est le retour à Varsovie, la pluie, l'ennui, la pluie.

Masques. Sous les nobles masques du besoin de création, de recherche intellectuelle, d'activité spirituelle désintéressée, le sexe serait-il le fin mot de tous les agissements humains ? En cherchant à « comprendre » tout ce qu'a fait Witold, n'était-ce pas trouver le moyen (mentant pas mal à soi-même, aux autres, au lecteur) de se « satisfaire » ?

Cette interprétation de l'homme « par le bas » — et n'est-ce pas justement là ce que l'on voulait reprocher à Freud ? — depuis *Ferdydurke*, *La Pornographie* (on ne connaît pas *Le Transatlantique*, son deuxième roman non traduit), et son *Journal*, paru l'année dernière, Gombrowicz n'a cessé de la poursuivre.

Dans *Cosmos*, il joue plus savamment que jamais avec son thème : descendre, au plus ténébreux, au plus ignoble, au plus « vert » (il y a sa théorie des « pas mûrs », qui donne le pas aux jeunes sur les adultes), pour trouver l'homme — ou le vrai.

Ce projet, il le voile et le dévoile. Cela, reste une idée, une idée de moraliste mais, jouée avec art, révélée brin par brin, avec un sens rare de la séduction.